

Les «Flandriens», ces forçats de la piste et de la route

Vous souvenez-vous de ces forçats de la route, de ces coureurs cyclistes flamands d'une trempe particulière que l'histoire de la petite reine a retenus sous le nom de «Flandriens» et dont, principalement pendant l'entre-deux-guerres, les exploits matamoresques ont hanté l'imagination du simple citoyen ?

La belle introduction que voilà, digne de la prose héroïque du propre père de ces Flandriens, Karel van Wijnendaele (pseudonyme de Karel Steyaert, 1882-1961), «Koarele», comme on l'appelait généralement avec une familiarité mêlée de déférence. Je vous propose de découvrir avec lui l'origine de ce concept de Flandrien et la place qui lui a été accordée dans la suite de l'histoire du cyclisme. Dans son ouvrage le plus marquant *Het Rijke Vlaamsche Wielerveven* (Les Riches Heures du cyclisme flamand), Van Wijnendaele nous entraîne dans un retour aux sources qui constitue en même temps une sorte d'initiation.

D'emblée, la surprise est totale. L'auteur nous révèle que les Flandriens sont «nés» sur les pistes des vélodromes de Bruxelles et de Paris et ont connu leurs triomphes les plus mémorables aux Six-Jours de Chicago et de New York. Contre toute attente, nous découvrons des pistards et pas, ou pas encore, des géants de la route.

En fait, il se peut que l'origine doive tout de même être recherchée le long des routes flamandes. Van Wijnendaele mentionne en effet dans son livre les querelles et contestations qui émaillèrent le Championnat de Flandre à Koolskamp en 1912. A cette époque, il s'agissait d'une compétition plus importante qu'aujourd'hui. Dès qu'il y a un enjeu, les perdants ont du mal à accepter leur défaite ; dans le cas présent, les coureurs de Flandre-Occidentale accusaient ceux de Flandre-Orientale de s'être ligués contre eux. Après moult palabres et discussions, on devait malgré tout aboutir à une sorte de réconciliation et même d'entente ; il fut décidé que les forces seraient jointes et que ces costauds feraient équipe sur les pistes de vélodrome. Le livre de Van Wijnendaele laisse apparaître, entre les lignes d'abord, plus nettement ensuite, que c'est lui-même qui, dans sa jeunesse, a lancé l'idée. Ne réussissant pas à s'imposer comme coureur, il s'était lancé dans le journalisme, où prenait naissance la spécialisation dans le sport cycliste, et il était devenu du même coup le suiveur privilégié de ces coureurs flamands qu'il connaissait si bien. Sous le pseudonyme de Mac Bolle, il allait partager avec eux pendant une dizaine d'années de part et d'autre de la Grande



*Mac Bolle ou Karel van Wijnendaete
(pseudonymes de Karel Steyaert, 1882-1961).*

Guerre, la course aux honneurs, à la gloire et à l'argent, avec un aller-retour entre l'ancien continent et le Nouveau Monde.

En ce temps-là, c'étaient les compétitions sur piste qui rapportaient le plus, et les courses en duo étaient le «clou» de ces réunions. On se rappellera quelques paires célèbres de la première génération: Marcel Buysse-Ritten van Lerberghe, Leon Buysse-De Pauw, Debaets-Persijn. Ils allaient en découdre à Bruxelles d'abord, puis à Berlin et plus tard à Paris. D'emblée, à Bruxelles, on eut droit à de belles empoignades. Le directeur du vélodrome, très impressionné, sut cependant intervenir lorsque cela allait trop loin; quant à la presse, elle ne tarda pas à se diviser, chacun choisissant son camp. Les journaux francophones cataloguèrent ces pistards comme des «demi-sauvages», tandis que les quotidiens flamands s'en prenaient violemment aux directeurs de courses qui avaient infligé des sanctions. Ces journaux estimaient que les «Flandriens», comme on les appelait avec une certaine condescendance, avaient été jugés de manière injuste et partielle. Le nom de Flandriens allait leur rester et bientôt, comme celui des Gueux de jadis, perdre sa connotation péjorative pour devenir un titre envié, faisant honneur à celui qui le porte, même si cela n'est pas allé sans peine. En effet, les opposants n'ont pas désarmé de sitôt. Au point qu'on en vint franchement aux mains lors de la soirée de clôture des Six-Jours de Bruxelles de 1913. Coureurs, soigneurs, accompagnants et supporters se livrèrent à un pugilat en règle à propos de chutes dont les camps rivaux se rendaient mutuellement responsables. Il est vrai que différentes chutes pouvaient expliquer une montée de fièvre dans les deux camps, mais



Gerard Debaets (1899-1959): pistard, Flandrien et «demi-sauvage».

les esprits ne parvenaient pas à se calmer et, une fois les projecteurs éteints, des supporters excités continuèrent à se bagarrer dans le noir.

La chronique de Van Wijnendaele rapporte que le programme de la saison devait se poursuivre à Paris mais que la direction du Vel' d'Hiv', sur la foi des échos alarmistes que ses représentants à Bruxelles lui avaient fait parvenir sur ces «rustres flamands», refusa catégoriquement tout engagement de Flandriens, ne fût-ce que pour éviter des bagarres et échauffourées.

Survint alors la première guerre mondiale; le Mouvement flamand s'en trouva généralement discrédité, même après la guerre, dans les milieux bourgeois de la capitale. Si Bruxelles n'osait pas rejeter les coureurs cyclistes flamands, Paris continua un certain temps à tenir ces «activistes» à l'écart. En 1920 cependant, la psychose engendrée par le conflit s'étant progressivement apaisée, Mac Bolle put participer avec quelques équipes aux célèbres Six-Heures de Paris, non sans que la presse française ne stigmatise «le passé compromettant des bagarreurs flamands». Mais les trois paires flamandes prirent les trois premières places; désormais, une carrière internationale s'ouvrait à eux. Las, une fois aux États-Unis, et en dépit des succès qu'ils y récoltaient, ils devaient déchanter en voyant combien le show et le spectacle prenaient le pas sur le sport. Cela leur ressemblait peu, et la cohésion du groupe en souffrit; des conflits de personnes eurent raison de leur belle entente. En même temps, les organisateurs, estimant qu'il y avait encore trop de connivence entre eux, refusaient fréquemment d'engager plus d'une ou deux paires. En 1923, le groupe fut dissous, alors que



Lucien Buysse (1893-1980).

nous étions encore en plein apogée des compétitions sur piste. Mais la renommée des Flandriens survécut longtemps à cet épisode de gloire, si bref qu'il ait été.

Karel van Wijnendaele, flamingant jusqu'au bout des ongles, avait vu dans ses «Flandriens» les porte-drapeau d'un peuple en voie d'émancipation. Ses écrits en témoignent: «Les Flandriens ont été davantage que des sportifs, car tant leurs résultats que les événements et les circonstances ont concouru à ce que leur importance soit reconnue et ait en fin de compte des retombées dans le domaine des luttes flamandes. Par les victoires qu'ils remportaient loin au-delà de nos frontières, les Flandriens sont devenus en quelque sorte nos ambassadeurs, faisant savoir à l'étranger que nous ne sommes pas ce pour quoi on veut nous faire passer chez nous: un peuple de seconde zone, un peuple qui, faute d'une langue de culture, devait se débrouiller avec un dialecte!».

Sans doute la plupart des coureurs n'ont-ils pas eu comme première préoccupation d'être ces «messagers de la bonne nouvelle» que leur mentor voyait en eux. Sur la piste, ils cherchaient à gagner de l'argent, après s'être d'abord fait connaître sur route. Lucien Buysse, un des représentants de cette illustre famille de Flandriens, gagna le Tour de France en 1926. Tout en ne lui rapportant pas un pactole, cette victoire lui permit de demander et d'obtenir comme prime d'engagement à une course sur piste de première classe 4000 francs



Jef Demuyssere (1907-1969) au sommet du Tourmalet lors du Tour de France 1932.

lourds de l'époque: une petite fortune! Cependant, cet argent facilement gagné ne favorisait pas l'autodiscipline du sportif ni sa fierté professionnelle. Les réunions sur piste à la manière américaine étaient trop axées sur le spectacle. Assez rapidement d'ailleurs, le vélodrome perdit de son attrait au profit de la route. C'est sur route que les successeurs des Flandriens allaient signer leurs prestations les plus retentissantes. Félicien Vervaecke, Sylveer Maes et bien d'autres entrèrent notamment dans la légende du Tour de France. L'écho de leurs valeureux exploits, des cols qu'ils gravissaient à la force du jarret, suscitèrent l'enthousiasme dans les chaumières flamandes. Le Tour de France 1929 fut remporté par Maurits de Waele devant Jef Demuyssere: deux noms qui se sont inscrits en lettres d'or dans la saga des Flandriens. Relisons ce que l'aïeul Van Wijndaele écrit à propos de ces cyclistes et d'autres encore, qu'il aimait tant et qui auraient pu être ses fils: «Jeunes coureurs, vous faites plaisir à voir, car vous êtes beaux et forts, d'une vitalité débordante que vous communiquez à tous ceux que vous côtoient. Continuez à faire partager cette force vitale, mais aussi et avant tout soyez des exemples, des éducateurs. Devenez des hommes accomplis, tout d'une pièce, réflexion et action, tête et jambes. Faites en sorte que nous soyons fiers de vous, parce que vous êtes le symbole vivant et tangible de notre Race, de notre peuple, de cette Race flamande rugueuse et forte qui «voulait ce qui était juste, et obtenait ce qu'elle voulait!»



Jef Claerbout, «Le Flandrien». Statue rendant hommage à Briek Schotte, le «dernier des Flandriens». Cette statue se trouve à Kanegem (Flandre-Occidentale), village natal de Briek Schotte.



Briek Schotte (°1919) (Photo Picoche, Paris).

Les Flandriens promus hérauts de la lutte des Flamands pour leur émancipation : on retrouve dans cette image un romantisme qui prend les accents de la rhétorique des années 30, et un lyrisme qui n'est pas sans rappeler d'autres mouvements, ceux d'un fervent nationalisme qui allait inspirer l'impitoyable combat pour Dieu et la Patrie. L'élan qui anime notre vieil ami flamand Van Wijnendaele se limite cependant à un nationalisme populaire peu agressif et n'a pour véhicule que le «deux-roues».

La modestie des coureurs cyclistes - même s'il leur arrivait d'être riches - n'avait sans doute que faire de pareil message. En feuilletant les livres d'histoire, j'ai pu constater que Cyriel van Hauwaert, Flandrien «avant la lettre» ne s'est jamais impliqué dans ce genre de campagne. Il était absent, ou s'est retiré, lorsque Mac Bolle a lancé son panégyrique des Flandriens. Van Hauwaert, le premier des coureurs cyclistes flamands de renom, le premier aussi à avoir remporté les classiques Milan-San Remo et Paris-Roubaix - toutes deux en 1908 -, a suivi sa propre voie, qui devait le mener quelque temps plus tard à Bruxelles, où il devint soigneur et fabricant de cycles, accédant ainsi à un certain rang social. Il ne voyait pas en quoi son nom eût pu être attaché au Mouvement flamand ou à une quelconque obédience de ce genre. Une occasion manquée en quelque sorte, car «Cyrille» van Hauwaert (son prénom s'orthographiait encore à la française) était bel et bien un «Westflamand» de pure souche et aurait été un promoteur rêvé des idées émancipatrices ; mais, au lieu de se «conscientiser» dans ce sens, il a opté pour une existence dans la capitale, où il a continué à pratiquer le français avec joie, - que dis-je, avec amour.

Force est de constater que la connotation flamande qui a été accolée après coup aux «Flandriens» du cyclisme s'est émoussée avec le temps, surtout dans l'immédiat après-guerre. Il restait néanmoins un héritier de la tradition : Briek Schotte. Acharnement, allure peu orthodoxe, traits torturés, silhouette digne des sculptures d'un Constantin Meunier, il avait tout du «dernier des Flandriens», comme les Flamands l'ont surnommé. Ses trophées aussi étaient à la hauteur : il a été à deux reprises sacré champion du monde sur route, et s'est classé deuxième du Tour de France 1948 derrière le grand Gino Bartali, lui-même étiqueté «coureur catholique». Briek Schotte, le torse cerclé de boyaux de rechange, ses bidons dans les poches-revolver, était le type même du Flandrien. Et tout coureur flamand qui avait l'air un peu fruste, qui roulait plus en force qu'en souplesse, qui écrasait rageusement ses pédales, se retrouvait rangé sous la vieille appellation. Michel Pollentier a encore été, à mon sens, un de ces «petits Flandriens» : couché sur son guidon, ce petit homme était lui aussi un gagnant : il a épinglé à son palmarès un Tour d'Italie, deux titres de champion de Belgique, une victoire d'étape au Tour de France, où il a porté le maillot jaune, un maillot cependant souillé à la suite d'un contrôle antidopage qui lui a été fatal et ... qui ternit également l'image flamande.

Reste-t-il d'autres Flandriens ? Johan Museeuw (récemment sacré champion du monde sur route) aurait pu en être si l'on considère ses origines, sa réserve, sa hargne de vaincre. «Italianisé» depuis quelques années, sa coiffure, ses lunettes solaires à la mode, son équipement multicolore lui confèrent une allure un peu trop moderne, mais il y a certainement en cet homme volontaire et entreprenant un Flandrien qui sommeille.

Depuis longtemps, pour les amateurs de sport brabançons, anversois ou limbourgeois, le terme «Flandriens» se confond avec celui de «Vlaanderaars» ou «hommes de Flandre», alors que nous nous en sommes toujours, quant à nous, tenus à l'appellation de Flandriens pour désigner les coureurs cyclistes provenant de Flandre-Orientale et Flandre-Occidentale. La ligne de partage était l'Escaut. A l'origine, cette même ligne marquait la limite de la Flandre, c'est-à-dire du comté de Flandre ; à l'ouest de cette ligne habitent depuis des siècles les «Vlaanderaars» ou, lorsqu'il s'agit de coureurs cyclistes, les «Flandriens». Reconnaissons toutefois que, toute précision géographique mise à part, les Flandriens de Karel van Wijnendaele représentaient, eux, une lignée hors du commun.

JAN WAUTERS

Rédacteur en chef du service sportif radio à la «BRTN» - reporter et chroniqueur.

Adresse : C. van Kerckhovenstraat 120, B-2880 Bornem.

Traduit du néerlandais par Jean-Marie Jacquet.